

Un cinéma édifiant

Réjean Beaudoin

Volume 22, numéro 3 (129), mai-juin 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1980). Compte rendu de [Un cinéma édifiant]. *Liberté*, 22(3), 122-124.

Culture et religion

RÉJEAN BEAUDOIN

Un cinéma édifiant

Il ne pourra pas s'y maintenir et sa chute sera horrible, mais il atteindra le sommet. Voilà une phrase qui pourrait convenir à un grand nombre de héros modernes, peut-être à tous. Et plus encore aux écrivains d'où sont sortis ces figures de héros qui n'en sont plus véritablement — ou qui en sont pour cette raison même — puisqu'ils sont avant tout victimes et que la conscience de leur chute accompagne ou précède le parcours de leur sombre carrière. Mais ce n'est pas à la littérature que je songeais d'abord en écrivant cette phrase. C'est bien plutôt au cinéma et encore au cinéma américain, celui de *Taxi driver*, de *Deer hunter*, de *Nashville* et de *Apocalypse now*. Visionner *La gammick* après *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, c'est aussi voir que Godbout est un cinéaste *made in USA*. L'Amérique ne fabrique plus de Superman. Cherchons ce qu'un truisme peut cacher de vérité. Le cycle d'une saison en enfer depuis Saint Jean jusqu'à Woody Allen.

La première séquence de *Deer hunter* montre un camion-citerne engagé à fond de train dans une descente abrupte sur la route qui mène au bled de Pennsylvanie où une Cadillac blanche promène la désinvolture un peu bruyante d'une bande de jeunes gens encore insoucieux du rêve américain. Ces

futurs héros travaillent à l'usine métallurgique qui fabrique pour le moment les armes qu'ils iront le temps venu faire servir à la grandeur de ce pays qui n'offre à leur verte jeunesse que l'ennuyeuse fête du sport et des dollars. Heureusement qu'il y a dans cette vie sans dimensions deux beautés, deux appels : le chevreuil et le Vietnam, c'est-à-dire la chasse et la guerre. On ne cultive pas l'héroïsme avec rien. Je suis sûr que ce scénario aurait plu à Joseph de Maistre et que Nietzsche en aurait beaucoup ri. André Langevin y a pensé dans son admirable *Elan d'Amérique*. La montagne et l'honneur du drapeau. Tout le reste est tableau de moeurs décadentes et a déjà été dit superbement par Altman. Les hommes échangent des poignées de main et des canettes de bière. Les femmes sèchent un pleur involontaire où perce plus d'hystérie que d'émotion. Les dialogues sont inintelligibles de vérité quotidienne. La caméra a rendu plausible l'esthétique littérairement invraisemblable de *Bouvard et Pécuchet*. Imaginez le pharmacien Homais costumé en héros cornélien : cela donne un soldat américain ou... Charles Péguy. Mais revenons à la séquence du camion-citerne qui apparemment ne fait rien à l'affaire, mais qui contient tout le film : le carburant, le lance-flamme, le revolver, en un mot la puissance de cette armée de jeunes géants qui n'arrivent pourtant pas à vaincre une poignée de pygmées (« ces enfoirés »). Si Louis Hémon était parvenu au terme de son voyage qui était l'ouest canadien, François Paradis aurait écrit les plaintes de Willie Lamothe. Et notre littérature serait aussi populaire que l'épopée western. Quelle déveine ! Ce que j'aime dans ce cinéma, c'est qu'il ne pêche pas par excès de subtilité. On ne perd pas des heures de discussion à disséquer sa thèse. Elle est claire comme l'hymne national qui conclut dignement l'aventure : des trois jeunes fêtards du début qui partent glorieusement défendre la patrie, l'un est amputé des deux jambes et d'un bras, l'autre, le plus malin, est mort au jeu de la roulette russe et enfin le troisième lève philosophiquement son verre à la grandeur américaine devant toute la bande rassemblée et émue. Louis Veillot en eût pleuré d'admiration. Et les cendres de Tardivel retrouvent la fierté de son ascendance américaine.

Quelques phrases d'Henry Miller suffisent à ramasser tout cela : « La guerre est destruction et purification aussi bien. Certains en sortent héros, d'autres, estropiés, mutilés moralement, spirituellement, physiquement. Il en est que la souffrance éclaire, d'autres qui y succombent. » (*Le monde du sexe*).

Lorsque l'ultramontain Joseph de Maistre formulait le principe suivant lequel la guerre était chose sainte et voulue par Dieu, au titre de loi naturelle du monde, savait-il qu'il livrait le sort de l'humanité aux passions nationalistes, les plus meurtrières de l'ère moderne ? Il s'en doutait bien un peu, mais le Comte était grand amateur d'hyperboles et les excès de la justice providentielle n'étaient pas faits pour l'effrayer. Est-ce pécher par anachronisme de penser que le cinéma rattraperait quelque chose d'une pensée qu'il ignore ? Chateaubriand écrivait : « Il n'est point de caractère plus admirable que celui du héros chrétien : le peuple qu'il défend le regarde comme son père ; il protège le laboureur et les moissons ; il écarte les injustices : c'est une espèce d'ange de la guerre, que Dieu envoie pour adoucir ce fléau » (*Génie du Christianisme*, tome I, 1ère partie, livre VI^e, Chapitre V, p. 210. G.-F.). Changer le mot chrétien par américain suffit pour donner la phrase en épigraphe à l'aventure du malheureux trio de Pennsylvanie. Qu'aurait donc écrit l'auteur d'*Atala* s'il eût pu voir les pétroliers remonter le cours du grand Meschacébé ?